



Le Château de Coppet en 1791

PIERRE KOHLER

AU

CHÂTEAU DE COPPET

MADAME DE STAËL

ET SES AMIS

AVEC 12 PLANCHES HORS-TEXTE

Lausanne, Aux Editions SPES

AU
CHÂTEAU DE COPPET



MADAME DE STAËL
ET SES AMIS

PIERRE KOHLER

AU

CHÂTEAU DE COPPET

MADAME DE STAËL
ET SES AMIS

Ouvrage orné de 12 hors-texte et de vignettes



Lausanne, Aux Editions SPES

Tous droits réservés

AVERTISSEMENT

Nous avons publié en 1929, dans la « Collection Vieille Suisse », un petit ouvrage du même auteur : *Madame de Staël au Château de Coppet*. Bien accueilli, ce livre a été réédité deux fois. La troisième édition, en 1943, donnait un texte légèrement revu. La malice du temps — par quoi nous voulons dire la cherté de la fabrication — ne nous permet pas de réimprimer une fois encore ce volume épuisé, tel qu'il était, pour l'offrir au public à son ancien prix de vente.

Sur notre demande, l'auteur a bien voulu rédiger cet opuscule plus modeste, qui donne d'un tableau déjà sommaire mais relativement complet une épreuve fortement réduite. Il a tenté cependant de dire ou de suggérer ici l'essentiel. Il avait exposé précédemment une documentation beaucoup plus complète dans son ouvrage sur *Madame de Staël et la Suisse* (1916, Payot, Lausanne et Paris). Ce gros volume est également épuisé. L'auteur voudrait pouvoir le refaire, avec des documents nouveaux et une expérience plus mûre. Les références des textes et documents que l'on cite ici sont données dans les deux ouvrages précédents.

LES EDITEURS.

CHAPITRE PREMIER

UNE MAISON HANTEE

Nous n'avons jamais entendu parler de revenants qui troubleraient le sommeil des châtelains de Coppet. Mais les fantômes des contes cruels et des manoirs d'Ecosse ne sont pas les seules ombres qui hantent les demeures où l'histoire a joué des scènes mémorables. On conçoit aisément que les grands personnages du passé survivent dans leurs maisons et que leur présence y soit toujours sensible. Il serait surprenant que ceux qui ont aimé et souffert avec l'intensité des tempéraments d'exception, que ceux qui ont pensé et créé avec la force du génie, n'aient pas laissé, entre les murs de leur habitation, des vibrations que nos nerfs puissent percevoir avec une attentive sympathie, comme on capte les ondes qui transportent des voix et des visages expressifs.

Pour ceux qui savent entendre dans le silence et voir à travers le temps, la personnalité puissante survit autrement que par ses ouvrages et ses portraits. Mais afin que les grands personnages du passé ne se prolongent pas seulement en souvenirs intellectuels, abstraits, il

faut que l'histoire prête son secours et qu'elle transmette les témoignages. Dans toute maison historique, un guide discret mais informé est utile pour que le miracle de la survivance ait chance de se produire.

Comme aux galeries de Versailles on éprouve la présence presque physique du Grand Roi, dans le salon de Coppet nous tendons l'oreille pour écouter, toujours convaincante, la parole de Mme de Staël. Dans le parc, nous nous effaçons derrière un bosquet, pour ne pas troubler son entretien avec un compagnon qui s'est fait attendre, qu'elle accable de reproches et de protestations d'amitié.

Sans Germaine Necker de Staël, Coppet ne serait qu'un château comme d'autres des bords du Léman, dont le voyageur aperçoit la façade, mais ne demande pas le nom. Crans et Prangins présentent au passant de la route et du lac des formes plus élégantes ou mieux dégagées. Sur les hauteurs, Vufflens évoque, avec une fierté majestueuse, la féodalité dans sa puissance. La beauté de Coppet est intérieure. Née des souvenirs plutôt que de l'art de construire, elle s'adresse au cœur et à l'esprit.

Avec Germaine Necker, le château a trouvé son âme durable. L'illustre châtelaine n'a pas façonné l'enveloppe de pierre. Lorsque son père, Jacques Necker, financier genevois, qui avait été et redevint bientôt ministre des finances de Louis XVI, acquit en 1784 la baronnie de Coppet, la terre et la maison avaient passé par bien des mains. Le castel, édifié à la fin du XIII^e siècle, avait perdu au XVII^e son donjon carré, ses tours arrondies, ses fossés nourris d'une eau vive qui court vers le lac. Une demeure faite pour un temps pacifique

avait remplacé la forteresse. Les seigneurs féodaux avaient cédé la place à des patriciens ou à des négociants soucieux de placer, en terre noble, les bénéfices de leurs comptoirs. Dès ses origines cependant, la seigneurie de Coppet avait appartenu non pas à des familles du terroir, mais à des gentilshommes du dehors, comme si ce morceau du rivage vaudois était prédestiné au cosmopolitisme. L'appétit de la possession matérielle a longtemps agi plus fort sur sa destinée que les appels de l'esprit. N'oublions pas cependant que, cent ans après sa fondation, le castel de Coppet appartint pendant quelques années au premier Vaudois qui eut en France le renom de poète, l'infortuné Oton de Grandson. Et rappelons qu'un baron de Coppet, vers 1670, confia l'instruction de ses fils au jeune Pierre Bayle, ce réformé français qui, précurseur de Voltaire, devait pousser le libre examen jusqu'aux limites de l'incrédulité.

Ce n'est certes pas au scepticisme que M. Necker, sa femme et leur fille, devaient consacrer les entretiens du château et les ouvrages qu'ils composèrent à Coppet. Le fameux salon de Mme Necker à Paris, où la petite Germaine s'était formée au jeu des idées et avait appris l'art étincelant de la conversation, recevait, avec beaucoup d'étrangers, les philosophes de l'Encyclopédie. Mais fidèle à la religion de son père, le pasteur Curchod, la maîtresse de maison ne souffrait pas qu'on attaquât la foi chrétienne. Les époux Necker, comme beaucoup de leurs contemporains, fondaient, en un alliage de bon aloi, l'esprit positif et progressiste de Voltaire avec l'enseignement de Rousseau, pénétré d'une confiance évangélique dans la bonté de la Nature et de son Créateur. C'est sur ce terrain moral que se développera l'œu-

vre de Mme de Staël qui, réduite à ses parties durables, est une histoire philosophique des idées littéraires, une comparaison des littératures et des caractères des grandes nations européennes.

Le lieu paraît créé pour ce genre d'action spirituelle. A la pointe extrême du Pays de Vaud, séparé de Genève, jusqu'à la fin de l'ancien régime, par une étroite bande de terre française, le bourg de Coppet forme une étape sur une des routes de l'Italie. Le pays est tout roman de langue et de culture, mais proche de ces confins où le monde germanique s'appuie sur le monde latin. Contact fécond en certaines périodes, où le besoin de pénétration mutuelle empêche de sentir l'irritation des inévitables frottements. Pour que la rencontre des génies nationaux produise l'harmonie et non l'hostilité, il faut que des conditions favorables soient mises à profit par des esprits élevés au-dessus de la mesquinerie. Mme de Staël respirait naturellement à cette altitude. Les conditions qui favorisèrent la largeur de ses vues, ce fut d'être fille d'un Genevois, dont le père était venu d'Allemagne, et d'une Vaudoise, dont le père avait épousé une réfugiée du Midi huguenot ; — ce fut de grandir à Paris, dans une position de fortune qui donnait libre jeu aux curiosités de l'intelligence ; — ce fut enfin le cosmopolitisme de la fin d'un siècle où les nationalismes modernes n'étaient pas encore nés de la Révolution et du despotisme d'un conquérant. Et puis il y a le mystère de la personnalité, cette présence de l'esprit qui fait d'une fille du monde, miraculeusement choisie entre toutes ses égales, une femme de génie.



Jacques NECKER
(Père de Madame de Staël)



Madame NECKER
(née Suzanne Curchod)



Germaine DE STAËL



Eric-Magnus baron DE STAËL.
(Mari de Madame de Staël)

CHAPITRE II

TRENTE ANS DE LA VIE DU CHATEAU

En septembre 1784, quand M. Necker prit possession de sa baronnie, il emprunta les canons de M. Guiguer, seigneur de Prangins, pour conférer à la cérémonie un éclat solennel. Germaine descendit de carrosse avec ses parents, dans la cour d'honneur du château. On voit d'ici son sourire amusé à l'ouïe des rustiques compliments de bienvenue, et le regard de vénération qu'elle pose sur la figure majestueuse de son père, cependant que Suzanne Necker, grande, un peu roide, tire frileusement un voile sur son visage inquiet. Comme sa mère, cette fille de dix-huit ans était sujette à l'ennui, à des crises d'un sombre découragement, qu'elle combattait, comme sa mère, mais avec beaucoup moins de sévérité morale, par le charme de la conversation et par les divertissements de la société. Pour elle, Coppet fut d'abord la maison des vacances, où les visites des châtelains du voisinage, la fréquentation des parents genevois, permettaient d'attendre, sans trop d'impatiente humeur, le retour à Paris. Agée de vingt ans, à l'issue

d'une laborieuse négociation diplomatique conduite par son illustre père, Germaine épouse le baron de Staël-Holstein, et ce mariage de raison, à défaut du bonheur conjugal, lui donne une situation : son mari est ambassadeur du roi de Suède à la cour de France. Son salon de la rue du Bac, dont on a dit qu'elle préférait le ruisseau fangeux à la vue splendide du Léman, devint un centre mondain, bientôt peut-être un foyer d'intrigues sentimentales et politiques. Rappelé au ministère en 1788, M. Necker se montra incapable de sauver (qui l'aurait pu ?) la monarchie française, minée par les privilèges, usée par les abus. En septembre 1790, il cherchait refuge en Suisse, s'enfermait dans son château et dans ses souvenirs.

Sa fille ne se crut pas obligée de demeurer constamment avec lui dans sa retraite, l'immunité diplomatique lui permettant de suivre sur place les événements de la Révolution. La Terreur cependant força l'ambassadrice de Suède à demander un asile durable à la Suisse, et c'est au bord du Léman qu'elle va passer les années 1793-1795, entourée des amis parisiens qu'elle a pu, grâce aux mille démarches de la générosité et de l'intrigue, sauver des prisons de France et de la guillotine. L'indignation et la nostalgie la tourmentent ; elle s'écrie un jour : « J'ai toute la Suisse dans une magnifique horreur ! »

Epuisée par ses maux nerveux, Mme Necker meurt à Lausanne en mai 1794. Exécutant les prescriptions de l'anxieuse qui redoutait par dessus tout les inhumations précipitées et la corruption de sa dépouille, le veuf fit élever en hâte un mausolée dans le parc de Coppet pour y déposer, après trois mois d'attente, le corps embaumé

de la chère disparue. Désormais M. Necker s'écartera le moins possible du monument de son bonheur conjugal.

Mme de Staël chérit son père avec une sorte d'idolâtrie. A Coppet, elle lui tiendrait fidèle compagnie si, la Terreur passée, l'attrait de Paris n'était souvent le plus fort. Mais les derniers gouvernements de la république révolutionnaire redoutent ses interventions, la traitent en intrigante, la contraignent de faire au bord du Léman des séjours qu'elle trouve interminables, malgré son père, malgré l'ami le plus capable de donner la réplique à la causeuse inspirée, Benjamin Constant.

L'étoile du général Bonaparte commence à briller d'un éclat sans pareil. L'ambassadrice de Suède est séduite par cette gloire. Elle tente de détourner de la Suisse la menace de l'invasion décidée par le futur despote. Mais la volonté d'un Bonaparte ne se laisse pas fléchir par la parole d'une femme, fût-elle la plus éloquente. Mme de Staël accourt auprès de son père, assiste à ses côtés, sur un balcon de Coppet, à l'entrée du premier corps français dans le Pays de Vaud qui vient de rejeter le joug de Berne. Son libéralisme ne put pas empêcher davantage l'annexion de Genève à la France du Directoire.

En dépit de ces événements tragiques, Mme de Staël passa des heures presque calmes à Coppet, avant et après l'avènement du Premier Consul. Elle les mit à profit pour composer l'ouvrage qui allait asseoir sa réputation de femme de lettres sur un fondement plus large et solide, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, publié en 1800. L'année suivante, elle écrivait : « Je suis ici dans la plus parfaite solitude... Je m'occupe de mon père, de l'éduca-

tion de mes enfants, et de mon roman ». Solitude toute relative. Son roman, c'était *Delphine* (1802) dont le succès européen eut l'effet, dès l'été suivant, d'attirer à Coppet des visiteurs plus nombreux auprès de celle que Rosalie de Constant, cousine de Benjamin, appelait déjà « la trop célèbre ».

Un ami genevois, Lullin de Chateauevieux, a noté que l'autorité du vieux M. Necker imposait à la vie du château des formes graves, assez solennelles. Le mouvement des esprits éclatait dans les conversations, qui s'engageaient après le déjeuner, pris dans la chambre de Mme de Staël. La jeune femme évitait les sujets politiques, qui rappelaient à son père des expériences douloureuses, et préférait le champ de la littérature ou de la philosophie.

« Mais quel que fût le sujet du débat, il était abordé avec une mobilité d'imagination et une profondeur qui a été l'école de Benjamin Constant, et d'où jaillissait tout ce que l'esprit humain peut concevoir et créer.

Mme de Staël avait dans ces luttes... une grande supériorité sur son père, en promptitude, en facilité, en éloquence. Mais, prête à atteindre le but, une pudeur filiale la saisissait et, comme effrayée du succès qu'elle allait obtenir, elle se fourvoyait elle-même avec une grâce d'esprit inimitable, pour laisser à son concurrent la gloire de vaincre. Mais ce concurrent était son père et il a été *le seul* auquel elle ait jamais accordé un tel avantage. »

Le dîner, qu'on prenait alors au milieu de l'après-midi, réunissait de nouveau les familiers, qui retournaient à leurs occupations personnelles jusqu'à sept heures. Le jeu de cartes commençait alors, mettant aux prises le père et la fille, qui se fâchaient et juraient de ne plus jouer ensemble. Moins orageuses que ce whist, les conversations animaient le reste de la soirée.

TRENTE ANS DE LA VIE DU CHATEAU

A Paris, sous le Consulat, Mme de Staël était déjà l'ambassadrice de l'esprit de Coppel, fait d'idéalisme, de morale, de curiosité cosmopolite et d'un besoin impérieux d'agir sur la politique. Le Premier Consul prit en aversion la donneuse de conseils, qui l'admirait encore. Exilée de France à la fin de 1803, elle partit à la découverte de l'Allemagne. Un malheur, le plus douloureux de sa vie, l'atteignit, alors qu'après Weimar elle s'attardait à Berlin : son père était mort à Genève (avril 1804).

Au moment d'arriver auprès du tombeau de Coppel où, suivant la volonté de Mme Necker, on avait réuni, en une cuve de marbre pleine d'alcool, les corps de ses deux parents, Mme de Staël crut que sa vie était perdue. Bientôt elle se ressaisit. Le deuil mûrit son caractère et sa pensée, mais ne la détourna pas longtemps des entretiens de la société qui, vocation véritable, étaient pour son esprit un devoir autant qu'un plaisir.

L'hiver de 1804-1805, passé en Italie, fournit à la femme de lettres le cadre du roman de *Corinne*. L'été suivant, Chateaubriand, qui vouait à sa tumultueuse rivale une estime sans abandon, fit une apparition à Coppel, accompagné de sa propre femme. « Je le crois encore plus sombre que sensible », écrivait la châtelaine, non sans justesse.

Corinne parut au printemps de 1807, en France où l'auteur venait de passer une année, à quarante lieues de Paris, limite que la rigueur de Napoléon lui interdisait de franchir. Les étés de 1807 à 1809 furent à Coppel les plus brillants. En face du despotisme impérial, Mme de Staël incarne désormais aux yeux du monde, asservi ou sur le qui-vive, les droits de la pensée et de la liberté. Les droits du cœur aussi. La passion de *Corinne* émeut

les contemporains. Nous goûtons davantage dans ce roman cosmopolite cette comparaison des différents génies européens qui se développera dans le livre *De l'Allemagne* et dans les *Considérations sur la Révolution française*, étude politique de la France et de l'Angleterre, publiée à titre posthume.

La littérature et la politique ne faisaient pas tous les frais des conversations de Coppet. Des passions qu'on croit plus humaines parce qu'elles sont plus communes firent souvent retentir de leurs éclats les pièces du château et les allées du parc. Pareille en ceci à l'Empereur qui la persécutait, la châtelaine inquiète se montrait avide de nouvelles conquêtes, mais ne se résignait pas à perdre ceux qu'elle avait conquis. Rien chez elle de la coquetterie concertée de sa douce amie Mme Récamier. Une flamme la dévorait qui avait besoin d'aliments et de diversions. Les êtres d'exception s'accordent le droit d'exiger des sacrifices, et la générosité de Mme de Staël, qui a répandu tant de bienfaits, compensait les excès de sa personnalité. Depuis longtemps, Benjamin Constant était las du despotisme de son amie. Mais le foyer de Coppet réchauffait les sentiments de ce faible, attisait la flamme de son esprit. « Il y a dans les liaisons qui se prolongent quelque chose de si profond », a-t-il dit par la bouche d'*Adolphe*. Les relations de ces deux amants furent une suite de ruptures et de réconciliations qui, des années durant, agitèrent les réunions mondaines de Coppet par des coups de théâtre tragi-comiques.

Possédée du besoin d'agir, Mme de Staël se plaisait à mener le jeu des passions comme celui des idées. Le théâtre de société fut son divertissement de prédilection. La fameuse Clairon avait enseigné à la jeune Germaine

TRENTE ANS DE LA VIE DU CHATEAU

Necker la diction dramatique. En 1803 déjà, elle jouait *Phèdre* à Coppet. Souvent elle incarna les héroïnes de Voltaire, qu'on égalait presque en ce temps à celles de Racine. En 1807, *Andromaque* permit à la châtelaine de dire publiquement, par la bouche d'Hermione, au fuyant Benjamin ces furieuses vérités qu'elle lui assenait en particulier dans une prose moins harmonieuse. Mme Récamier se montra plus douce qu'assurée dans le personnage de la plaintive Andromaque. B. Constant, en Pyrrhus, manqua d'autorité, ce qui fit dire à l'un des Genevois pressés devant la scène du château : « Je ne sais si c'est le roi d'Epire, mais c'est bien le pire des rois. »

Ces représentations, dans la galerie du rez-de-chaussée transformée plus tard en bibliothèque, n'avaient rien d'improvisé. Décors et costumes rivalisaient avec ceux de Paris. Mme de Staël aimait porter, dans une même soirée, la pourpre d'une reine antique et la robe légère d'une coquette de comédie. Naturellement elle se mit à écrire pour son théâtre. Quelques piécettes de sa façon, dans le genre gai, sont d'un alerte agrément. Mais sa scène biblique d'*Agar dans le désert*, son drame légendaire de *Geneviève de Brabant*, tirèrent des larmes aux spectateurs de Genève et de Coppet. Pour l'auteur de *Corinne* et de *l'Allemagne*, ces divertissements étaient une expérience. « J'en aurai recueilli, écrivait-elle, le genre d'idées que je voulais avoir sur cet art ». C'est à Coppet que le bizarre poète allemand Zacharias Werner termina, en 1809, son drame de la fatalité, le romantique *Vingt-quatre-Février*. Il le joua aussitôt avec Auguste-Guillaume Schlegel, le grand critique que Mme de Staël

avait ramené d'Allemagne en 1804 et qui resta jusqu'au bout son collaborateur.

De l'Allemagne, qui étudie longuement cette pièce, consacre à la religion des chapitres dont la matière n'a pas été toute recueillie en pays d'Outre-Rhin. Mme de Staël était trop pénétrée par le rationalisme du siècle passé pour adopter les vues du romantisme allemand ou pour oublier son moi dans la « mysticité ». Mais elle a connu sur les bords du Léman une forme de mysticisme qui a fait mieux que d'intéresser son intelligence, qui a rendu le calme à son âme « dans un des moments les plus cruels de sa vie ». En 1808, comme Benjamin Constant se décidait enfin à épouser en secret Charlotte de Hardenberg, sans échapper pour autant au charme tyrannique de Coppet, Mme de Staël accepta quelque temps les apaisements de l'amour divin qu'un cousin de Benjamin, le chevalier de Langallerie, chef d'une secte piétiste à Lausanne, prêchait avec une onctueuse autorité. Dans ce fragment de mémoires intitulé *Cécile* qu'on a mis au jour tout récemment, (1) Constant nous confie que le pieux remède qu'il conseillait à son amie avait agi profondément sur lui-même, mais hélas ! pour assoupir sa vacillante volonté, endormir ses remords, et non pour tonifier son énergie morale.

Sur l'âme agitée de Mme de Staël, l'étude et la composition littéraire agissaient comme un calmant et un stimulant tout à la fois. Il fallait une rare capacité de concentration pour donner forme à des ouvrages solides, au milieu de la dissipation mondaine. Sa cousine Necker-

(1) B. CONSTANT, *Cécile*, présenté et annoté par Alfred Roulin, Gallimard, 1951.



Auguste DE STAËL
(Fils aîné de Madame de Staël)



ALBERT DE STAËL
(Fils cadet de Madame de Staël)



ALBERTINE DE STAËL
(Fille de Madame de Staël)



Benjamin CONSTANT

TRENTE ANS DE LA VIE DU CHATEAU

de Saussure raconte que, dès sa tendre jeunesse, Germaine avait pris l'habitude d'écrire, pour ainsi dire, à la volée, parce que son père voulait pouvoir entrer dans sa chambre sans craindre de la déranger. Ce n'est que longtemps après avoir perdu M. Necker que l'auteur de *Corinne* s'est décidée à posséder une grande table pour étaler ses manuscrits. Le luxe et le confort lui étaient peu de chose.

« On voulait un jour lui faire honte de ce que sa chambre à Coppet n'était pas plafonnée, et de ce qu'on y voyait les poutres. « Voit-on les poutres ? dit-elle, je n'y avais jamais pris garde. Permettez que cette année, où il y a tant de misérables, je ne me passe que les fantaisies dont je m'aperçois. »

Le seul luxe auquel elle mit du prix était la facilité de loger ses amis chez elle, et de donner à dîner aux personnes qu'elle avait envie de connaître. » (*Notice sur Madame de Staël.*)

Aux peines intimes de la châtelaine d'autres souffrances s'ajoutaient. Napoléon ne tiendra pas son empire pour assuré tant que cette femme libre sera de ses adversaires. Après 1808, l'opposition européenne commence à se grouper autour d'elle. La police la surveille à Coppet et dans ses voyages.

En 1810, son ouvrage *De l'Allemagne* s'imprime à Paris. La censure coupe tout ce qui, dans ces trois volumes, a l'apparence d'une pointe contre le César qui n'y est pas nommé. Même ainsi émondé, ce grand livre choque les sentiments et les conceptions de Napoléon. Au dernier moment, il révoque la demi-tolérance de ses ministres et des censeurs. Les volumes déjà tirés sont jetés au pilon. L'auteur a quarante-huit heures pour quitter la France, où elle s'était risquée, loin de Paris,

pour veiller à l'impression de son ouvrage. « Un sentiment profond m'attirait toujours vers Coppet... » dit-elle dans *Dix années d'exil*. C'est donc là qu'elle va tenter de dominer la douleur de ce coup brutal, à Coppet et à Genève, où la police tolère qu'elle passe l'hiver et cherche « le seul bien que la vie actuelle permette : la distraction ». Cependant le filet se resserre et ses persécuteurs font le vide autour de la malheureuse. Schlegel est expulsé de Coppet, quoique le canton de Vaud soit en Suisse. Deux amis français de la châtelaine, Mathieu de Montmorency et Juliette Récamier, ont la généreuse imprudence, en 1811, de venir visiter leur amie : des lettres d'exil les suivent à Coppet.

La persécutée aux abois demanda, une fois de plus, à l'amour une compensation. Un Genevois, blessé dans la guerre d'Espagne comme lieutenant de hussards français, John Rocca, était rentré dans sa famille, avec la triple auréole de la jeunesse, de la beauté virile et de l'héroïsme. Il conçut une folle passion pour la femme illustre qui était de vingt ans son aînée. Mme de Staël, qui avait perdu son mari depuis près de dix ans et s'était détachée de Benjamin Constant, céda aux instances du charmant soldat. Un fils naquit de leurs amours en avril 1812. La châtelaine parvint, à force de mystères, à dérober son aventure, sinon à la police, du moins à la plupart de ses familiers.

Remise à demi de l'événement qui ruina sa santé, Mme de Staël éprouva le besoin d'échapper coûte que coûte au cercle de feu de la surveillance policière. Mais comment gagner une terre de refuge, la lointaine Suède, patrie nominale de ses fils, ou ce paradis perdu, l'Angleterre ? Le préfet du Léman, à Genève, menaçait la châte-

TRENTE ANS DE LA VIE DU CHATEAU

laine de la prison si elle tentait de s'enfuir. L'appel du large fut le plus fort. La noble femme passa une heure en prière devant la porte du monument où reposaient ses parents. « Et là mon âme fut convaincue de la nécessité de partir ». Le 23 mai 1812, elle monta en voiture avec sa fille, son fils aîné, Rocca, en costume de promenade, disant qu'ils seraient de retour pour le dîner. Cette promenade les mena loin : Vienne, Moscou, Pétersbourg, la Finlande, la Suède, l'Angleterre. Il n'en fallait pas moins, à la veille de la campagne de Russie, pour une femme qui avait choisi la liberté.

En mai 1812, Mme de Staël avait dû fuir « ce château qui était devenu pour moi, écrit-elle, un ancien et bon ami ». En juillet 1814, elle vient y renouer les fils des souvenirs les plus chers. Les gens de Coppet reçoivent leur bienfaitrice « avec des boîtes à tirer, et des fleurs, et des couplets ».

Par la chute de Napoléon la face du monde était changée. Le livre *De l'Allemagne* avait paru, sans coupures, à Londres en 1813, à Paris en 1814. Dans cette ville, où elle avait passé quelques semaines à son retour d'Angleterre, la gloire de Mme de Staël balançait celle du tzar Alexandre et de Wellington. On n'avait du reste pas attendu la catastrophe de l'épopée impériale pour dire qu'il fallait compter en Europe avec trois puissances : l'Angleterre, la Russie et Mme de Staël.

A Coppet, en ses trois derniers étés (1814-1816), la châtelaine goûte un calme dont son compagnon Rocca, miné par la phthisie, a besoin plus encore qu'elle-même. Mais ce calme n'est pas celui de la solitude. Les visiteurs affluent de toutes parts. En 1815, le dramatique épisode

des Cent jours troubla quelque temps la vie de société. Mais le coup de théâtre de Waterloo rassura les anciennes victimes de l'Empereur, surtout les Anglais auxquels sa première chute avait rouvert les routes de l'Europe.

Enumérer les hôtes les plus illustres de Coppet, en ces suprêmes années, serait dresser une sorte d'almanach des célébrités européennes. En 1814, Joseph Bonaparte, fugitif du trône d'Espagne, visite dans sa retraite souveraine celle qu'il a tenté autrefois de protéger contre les rigueurs du Premier Consul. En 1816, le poète Byron, dont les apparitions à Coppet firent sensation, put y rencontrer, avec des magistrats de Genève et de Vaud, des hommes politiques venus d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre et de plus loin.

Un turban de cachemire surmontant son visage enflammé, agitant dans sa belle main un rameau de verdure, la châtelaine cause avec la même précision, le même verbe chaleureux. Cependant son ton a changé. Elle parlait surtout d'amour, de littérature, de morale. Au moment où les traités de Paris et de Vienne restaurent l'Europe des rois, la politique fait le sujet préféré des entretiens de Coppet. « S'occuper de politique, écrit-elle, est religion, morale et poésie tout ensemble. » Maxime d'idéaliste pratique qui croit encore que ce qu'il y a de beau et de grand sera « le résultat d'une bonne organisation sociale ». La religion ne se sépare pour elle ni de l'ordre social, ni des œuvres de l'art. La nuit, quand elle ne peut dormir (ses nerfs sont usés et, depuis des années, elle prend de l'opium) elle répète l'oraison dominicale. Elle souhaite « un développement du christianisme, qui combinera ce qu'il y a de bon dans le

TRENTE ANS DE LA VIE DU CHATEAU

catholicisme et le protestantisme », en éliminant l'influence politique des prêtres.

Stendhal, qui séjourna à Genève peu après la dernière grande saison de Coppet, entendit vanter cette étonnante réunion. « C'étaient, écrit-il, les Etats généraux de l'opinion européenne... Si cela durait quelques années, les décisions de toutes les académies de l'Europe pâliraient... Voltaire (à Ferney) n'a jamais rien eu de pareil. Il y avait sur les bords du lac six cent personnes des plus distinguées de l'Europe : l'esprit, les richesses, les plus grands titres, tout cela venait chercher le plaisir dans le salon de la femme illustre que la France pleure. »

C'était, dirons-nous à notre tour, la société des élites européennes, en un temps où l'Europe était le centre du monde.

CHAPITRE III

QUELQUES PERSONNAGES

« Lorsque je rencontrai Mme de Staël, elle était dans sa vingt-septième année. Une taille plutôt petite que grande, et trop forte pour être svelte, des traits irréguliers et trop prononcés, un teint peu agréable, les plus beaux yeux du monde, de très beaux bras, des mains un peu trop grandes, mais d'une éclatante blancheur, une gorge superbe, des mouvements trop rapides et des attitudes trop masculines, un son de voix très doux et qui dans l'émotion se brisait d'une manière singulièrement touchante, formaient un ensemble qui frappait défavorablement au premier coup d'œil, mais qui, lorsque Mme de Staël parlait et s'animait, devenait d'une séduction irrésistible.

« Son esprit, le plus étendu qui ait jamais appartenu à aucune femme, et peut-être à aucun homme, avait, dans tout ce qui était sérieux, plus de force que de grâce, et dans ce qui touchait à la sensibilité une teinte de solennité et d'affectation. Mais il y avait dans sa gaieté un certain charme indéfinissable, une sorte d'enfance et de bonhomie qui captivait le cœur en établissant momentanément entre elle et ceux qui l'écoutaient une intimité complète... Son esprit m'éblouit, sa gaieté m'enchantait, ses louanges me firent tour-

AU CHATEAU DE COPPET

ner la tête. Au bout d'une heure, elle prit sur moi l'empire le plus illimité qu'une femme ait peut-être jamais exercé (1). »

C'est ainsi que l'homme qui l'a peut-être le mieux connue, Benjamin Constant, représente la châtelaine. Cette femme du monde, fort émancipée, ne négligeait pourtant pas ses devoirs de famille. Si elle n'a pas eu pour ses parents le dévouement silencieux des filles soumises, la vénération, l'adoration même, qu'elle vouait à son illustre père s'est manifestée en actes et non seulement en paroles envolées ou écrites. Mme de Staël a pris la peine de donner à ses enfants la meilleure éducation possible. Il aurait mieux valu sans doute qu'ils ne fussent pas témoins de certaines scènes passionnées où l'aîné, Auguste, dut prendre parfois la défense des intérêts sentimentaux de son ardente mère. Mais lui, et sa sœur Albertine, qui épousa en 1816 le duc Victor de Broglie, ont conçu pour cette femme exceptionnelle à tous égards un amour filial que rien n'a pu diminuer. Moins équilibré, le second des garçons, Albert de Staël, avait « pris le mouvement de travers ». Engagé en 1813 dans la cavalerie suédoise, ce cerveau brûlé fut tué en duel par un officier prussien à la suite d'une querelle de jeu.

Conquis par sa bonté et par son esprit, les meilleurs amis de Mme de Staël ont veillé sur elle pour tenter de modérer les impulsions de sa sensibilité et la garder des folles aventures. Le plus précieux de ces bons génies fut Mme Necker-de Saussure (1766-1841). Fille du géologue genevois Horace-Bénédict de Saussure, l'auteur des *Voyages dans les Alpes*, Albertine de Saussure épousa

(1) *Cécile*, p. 63-65. Dans ces souvenirs un peu romancés, Mme de Staël est appelée Mme de Malbée. Nous rétablissons son nom.

QUELQUES PERSONNAGES

le cousin de Germaine Necker. Les deux jeunes femmes se lièrent d'amitié. La plus jolie et la plus raisonnable n'était pas la plus célèbre. « Ma cousine, disait Mme de Staël, a tout l'esprit qu'on me prête et toutes les vertus que je n'ai pas ». Elle l'admirait d'avoir su « renfermer dans le cercle le plus régulier de la vie domestique un esprit supérieur ». Albertine tenait de son père une instruction virile. Dans les débats d'idées avec Germaine, elle montrait moins d'initiative et de mouvement, mais déployait les ressources d'une dialectique serrée et d'une raison supérieure. Elle ne put tenir tête jusqu'au bout à sa cousine dans les tournois d'esprit de Coppet. Elle devint sourde et dut se résigner à consacrer son talent aux entretiens intimes, à l'étude, au travail littéraire. Elle ne cessa pas pour autant de partager la vie profonde de sa cousine devenue sa sœur d'élection. Sa *Notice sur le caractère et les écrits de Mme de Staël* (1820) reste le plus vivant de ses ouvrages et, malgré l'indulgence de l'amitié et... les exigences de la parenté, un des jugements les plus perspicaces qu'on ait porté sur cet être d'exception.

Albertine Necker ne fut pas seule à veiller sur son impétueuse cousine. Elle eut pour allié dans cette œuvre de l'amitié un gentilhomme français de grand style, le vicomte Mathieu de Montmorency (1767-1826). Le dévot Mathieu n'avait pas toujours nourri à l'égard de Mme de Staël une amitié pure et patiente. Jeune seigneur libéral, l'ambassadrice de Suède le sauva, comme plusieurs autres, des massacres de 1792 et lui donna asile en Suisse pendant la Terreur. Désespéré par l'exécution de plusieurs de ses parents, M. de Montmorency se réfugia dans la foi de ses ancêtres. On dit désormais de lui qu'il

était pieux comme il était blond. Lorsque B. Constant, pour conquérir Mme de Staël, joua une nuit la tragédie de l'empoisonnement, on vint avertir Montmorency. En robe de chambre de piqué blanc, il lisait les *Confessions* de Saint Augustin. Il sortit brusquement de sa sérénité chrétienne pour s'écrier, avec un accent de vieille aristocratie : « Qu'on jette par la fenêtre cet homme, qui ne fait que troubler cette maison et qui la déshonore par un suicide ! »

A Coppet, le doux et sagace Mathieu eut mainte occasion d'éprouver les vices et les vertus de Benjamin. Son amitié pour la châtelaine, à laquelle il resta fidèle sous les nuées de l'adversité, l'exposa aux rigueurs de la police impériale. Comme à B. Constant, la Restauration lui assura une revanche politique. Ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, en compétition avec Chateaubriand, élevé à la dignité de duc, membre de l'Académie, Mathieu n'oublia pas pour autant le souvenir de Mme de Staël. Elle avait écrit dans les *Dix années d'exil* : « Je ne lève jamais les yeux sans penser à mon respectable ami, et j'ose croire aussi que, dans ses prières, il me répond ».

Le Bernois Charles-Victor de Bonstetten (1745-1832) fut un hôte des parents de Germaine Necker avant de devenir son ami. Patricien libéral, ancien bailli de Nyon, ce cosmopolite introduisit au château de Coppet, en 1801, une poétesse danoise à laquelle l'attachaient alors de tendres liens, Frédérique Brun. Il s'établit à Genève et fit désormais partie de la société habituelle de la châtelaine. Le nez droit, les lèvres minces, ses yeux noirs scintillant comme des feux mobiles, Bonstetten était vif, enthousiaste, mais léger, sentimental, mais égoïste, plus capable d'amitié que d'amour. Né sur la frontière des

QUELQUES PERSONNAGES

langues, ce Bernois précéda Mme de Staël sur les grands chemins de l'Europe. Avant *Corinne*, il décrivit Rome et sa campagne dans un *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéïde*. Mais il le fit en français, son amie lui ayant conseillé de ne plus composer en allemand. « Je reviens de Coppet, écrivait Bonstetten en 1804, et je suis maintenant tout abêti... et fatigué d'une débauche d'intelligence. Il se dépense plus d'esprit à Coppet en un jour que dans maint pays en un an ». Après la séparation suprême, il s'écriait devant le tombeau de Mme de Staël : « Elle me manque comme un membre perdu. Je suis manchot de pensée ! »

D'autres hommes d'esprit ont dû à la châtelaine l'impulsion qui les a jetés dans la carrière des lettres, ou l'appui qui les a soutenus. C'est le cas du Genevois Simonde de Sismondi (1773-1842), cet économiste qui est devenu, sous l'égide de la dame de Coppet, historien des Républiques italiennes et des littératures du Midi de l'Europe. Spectateur des tournois de parole où il se savait peu capable de briller, cet ami solide et judicieux a aidé sa protectrice à connaître l'Italie, où il avait longuement séjourné. Quelques passages de ses lettres à la châtelaine donnent à croire que son amitié pour elle a failli se muer, à certains moments, en un sentiment moins raisonnable.

Mme de Staël a fait l'expérience de tous les degrés du sentiment qui va de l'amitié à la passion amoureuse. Nous ne savons peut-être pas le dernier mot de son affection pour Mme Récamier. Mais il n'est pas conforme à la vérité de voir en ces deux femmes des amies inséparables. La plus jolie femme du Consulat et de l'Empire n'a pas tenu compagnie à la dame de Coppet aussi cons-

tamment qu'on l'a prétendu. Sa présence au bord du Léman est attestée en 1807, pendant plusieurs mois. Elle a fait un bref séjour à Coppet en 1809, et y a touché barre en 1811, poursuivie par un ordre d'exil. Mais la virginale coquette portait sur son front ravissant le signe qui suscite la légende. Cela suffit pour que la postérité cherche son ombre svelte dans les salons où palpite et bruit encore l'ombre moins diaphane de la châtelaine.

C'est dans la maison indulgente de Mme de Staël que la belle Juliette éprouva, pour la première fois peut-être, la puissance de l'amour. Elle y rencontra, l'été de 1807, le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier au cours de la campagne de 1806, où son frère Louis-Ferdinand avait trouvé la mort. Emmené en France, ce neveu du grand Frédéric jouissait sur parole d'une demi-liberté qui lui permit d'être l'hôte de Coppet. Auguste de Prusse ne portait pas le malheur de sa patrie avec une dignité attristée. B. Constant nous le montre « gauche et bavard, les coudes en dehors et le nez en l'air ». Il est vrai que Benjamin avait quelque raison de critiquer. Mme Récamier avait tourné cette tête princière. Tout le jour S.A. Royale s'empressait autour de S.A. la Beauté. Il l'accompagnait sur le lac, à la campagne. Un jour que Benjamin chevauchait avec eux, le prince lui dit impérieusement : « M. de Constant, si vous faisiez un petit temps de galop ! » Avant que son noble soupirant repartît pour l'Allemagne, Juliette consentit à échanger avec lui de solennelles promesses de mariage. Promettre et tenir sont deux... L'enchanteresse se reprit, renonça à demander le divorce à son paternel époux, le banquier Récamier. Plus fidèle, le prince ne se maria jamais. En 1843,

QUELQUES PERSONNAGES

il voulut être enseveli avec l'anneau que Juliette lui avait donné à Coppet en y faisant graver cette promesse fallacieuse : *Je le reverrai*.

Quand lord Byron, en 1816, fréquenta la société de Coppet, ce bel homme de vingt-huit ans portait l'aurole du génie avivée par l'éclat du scandale. Ses désordres voyants, tous ses torts d'homme exceptionnel, avaient soulevé contre lui, à l'occasion de son récent divorce, l'opinion de sa prude patrie. Lorsqu'il entra dans le salon de Coppet, une vieille romancière anglaise, Mrs Hervey, s'évanouit « comme si elle avait vu Sa Majesté satanique ». Inaccessible à ce genre de préventions, Mme de Staël avait fait la connaissance du poète à Londres, en 1813. Il n'avait pas subi sans agacement les déclamations politiques de « cette dame qui écrit des in-octavos et parle des in-folios ». Mais ensuite il avait dû reconnaître qu'elle « était la meilleure créature du monde ». Ils échangèrent, dans leurs ouvrages, quelques éloges. Assuré du bon accueil de la châtelaine, Byron, pendant son séjour à Genève, n'eut pas à regretter, malgré la réserve de certains commensaux, son passage dans l'atmosphère libérale de Coppet. Il trouva que Mme de Staël avait rendu sa demeure « aussi agréable qu'un lieu sur terre puisse le devenir par la société et le talent ».

Cependant le compagnon de Byron, Hobhouse, fut surpris de ne pas trouver au château de Corinne plus de luxe et de belle ordonnance. Le salon lui paraît en désordre, la salle à manger trop petite. Trop petite évidemment pour tous ceux qui s'y mettent à table, lords et ladies, altesses allemandes, maréchales de l'Empire ; et tous les vieux amis genevois, vaudois, français. Rocca doit ménager sa voix défaillante. Mme de Staël et l'im-

AU CHATEAU DE COPPET

portant Schlegel discutent et disputent. La jeune duchesse de Broglie, Albertine, découpe le rôti.

Les passants notent ces détails familiers. Le regard de la femme de génie pénètre au-delà des apparences. Un pressentiment la guidait sans doute quand, le 10 octobre 1816, elle fit bénir à Coppet son mariage avec Rocca, légitimant ainsi, mais encore en secret, l'enfant qui était né en 1812. Puis ayant rédigé son testament, une fois encore elle reprit pour l'hiver la route de Paris.



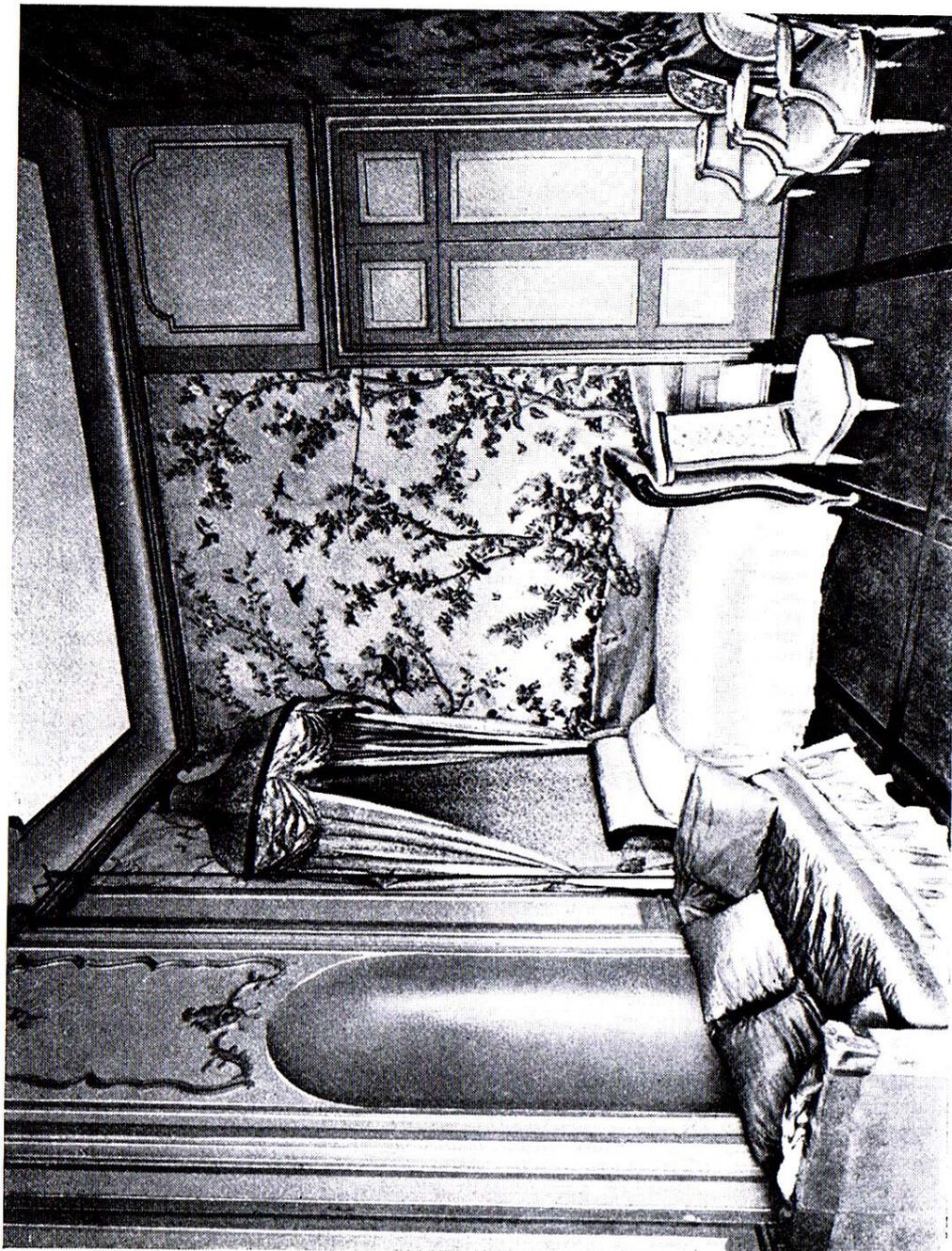
John ROCCA
(*Second mari de Madame de Staël*)



Juliette RÉCAMIER



Chambre de Madame DE STAËL à Coppet



Chambre de Madame RÉCAMIER à Coppet

CHAPITRE IV

LE SILENCE DU TOMBEAU

Le 26 juillet 1817, une voiture tendue de noir s'arrêtait dans la cour du château. Elle ramenait le cercueil de Mme de Staël, morte à Paris le 14 juillet après quelques mois de maladie. Ses obsèques eurent lieu le 28 juillet. Un culte fut célébré au château par le pasteur de la paroisse de Coppet. Puis un nombreux cortège, conduit par le fils et le gendre de la défunte, accompagna sa dépouille jusqu'à l'entrée de l'enclos, tout proche, où s'élève, dans un bouquet de grands arbres, le mausolée construit suivant les instructions de Mme Necker.

Quand le duc de Broglie prépara les funérailles de sa belle-mère, il fit percer en sa présence, par un seul ouvrier, la porte murée du monument où reposaient les parents de Mme de Staël. Dans ses *Souvenirs*, il décrit la chambre sépulcrale, qui ne contenait qu'une grande cuve de marbre noir « encore à moitié remplie d'esprit-de-vin. Les deux corps étaient étendus, l'un près de l'autre, et recouverts d'un manteau rouge ». Le tête de Mme Necker, affaissée sous le manteau, n'était pas vi-

sible. Le visage de M. Necker apparaissait parfaitement conservé. Le cercueil où reposait le corps embaumé de Mme de Staël fut déposé, fermé, au pied de la cuve de marbre. Puis on mura la porte d'entrée, qui ne doit pas avoir jamais été rouverte.

Au dessus de cette porte, au fronton du petit mausolée gris, Mme de Staël avait fait placer un bas-relief dû au ciseau du sculpteur allemand Frédéric Tieck. On y voit une femme qui pleure sur un tombeau ; c'est Mme de Staël ; son père, attiré vers le ciel par Mme Necker, se retourne pour lui faire un signe d'adieu. Ce rectangle de marbre blanc est la seule part de l'art en ce grave séjour.

Plusieurs tombes de famille sont groupées autour du mausolée, dans l'enclos où le public n'a pas accès : des enfants et petits enfants de Mme de Staël ont voulu dormir leur dernier sommeil sous sa protection. La mort, en effet, n'a pas épargné son cercle de famille. Rocca avait passé sans bruit dans le monde des ombres, quelques mois après sa brillante compagne. Leur fils mourut sans postérité, à l'âge de trente ans. Auguste de Staël, cœur généreux, esprit ferme et cultivé, épousa en 1826 une Genevoise, Mlle Adèle Vernet. Il mourut brusquement l'année suivante, laissant un fils qui le suivit bientôt dans l'enclos du mausolée. La duchesse de Broglie fut enlevée trop tôt à l'affection des siens. Ce sont ses descendants qui possèdent encore Coppet et y entretiennent toujours pieusement la mémoire de la châtelaine.

La veuve d'Auguste de Staël survécut un demi-siècle à son jeune mari. C'est elle qui fut, jusqu'à 1876, la bonne dame de Coppet, inspirant par son aimable mérite, à

LE SILENCE DU TOMBEAU

ceux qui l'approchèrent, une sympathie fort différente à coup sûr de l'admiration que son illustre belle-mère commandait par ses facultés uniques.

Le propre des miracles est de ne pas se répéter. C'est pourquoi il devrait être facile aux hommes d'en conserver le souvenir.

TABLE DES MATIERES

<i>Chapitre premier.</i> — Une maison hantée	5
<i>Chapitre II.</i> — Trente ans de la vie du château	9
<i>Chapitre III.</i> — Quelques personnages	23
<i>Chapitre IV.</i> — Le silence du tombeau	31

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Le Château de Coppet en 1791. Aquarelle de Brun. Couverture.

Planches

- I. — JACQUES NECKER. — Portrait de J.-S. Duplessis. (*Château de Coppet.*)
- II. — MADAME NECKER NÉE SUZANNE CHURCHOD. — Portrait par J.-S. Duplessis. (*Château de Coppet.*)
- III. — GERMAINE DE STAËL. — Portrait par Gérard. (*Château de Coppet.*)
- IV. — ERIC-MAGNUS BARON DE STAËL. — Portrait par Westmüller. (*Château de Coppet.*)
- V. — AUGUSTE DE STAËL. — Portrait par Girodet. (*Château de Coppet.*)
- VI. — ALBERT DE STAËL. — Fusain attribué à Massot. (*Château de Coppet.*)
- VII. — ALBERTINE DE STAËL. — Pastel. (*Château de Coppet.*)
- VIII. — BENJAMIN CONSTANT. — Gravure sur acier. (*Musée historiographique, Lausanne.*)
- IX. — JOHN ROCCA. — Gravure en frontispice des « *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne* ».
- X. — JULIETTE RÉCAMIER. — Gravure du tableau de David.
- XI. — Chambre de Mme de Staël à Coppet.
- XII. — Chambre de Mme Récamier à Coppet.

S P E S



S U R G I T